

## PROLOGUE

*Septembre 1952*

Le petit garçon ne savait pas que cette journée marquerait sa vie, comme une illumination, une découverte palpitante au beau milieu de son existence tranquille, lui qui n'avait jamais rien fait d'autre que jouer aux jeux d'enfants et obéir sagement à ses parents.

Cela commença par deux jambes fluettes dépassant de la portière ouverte d'une voiture beige. Deux petits mollets nus emballés de socquettes blanches, d'une propreté irréprochable, l'une remontée bien haut le long du tibia, l'autre étrangement lâche, formant une sorte d'accordéon pitoyable traînant sur la cheville, signe annonciateur du caractère de la propriétaire de cette paire de jambes, de sa dualité, de son éventuelle duplicité. La fillette dont le petit garçon, attentif et curieux, n'apercevait toujours pas le visage, agitait impatiemment ses pieds serrés dans de petites chaussures bleues à lacets, visiblement usagées mais cirées avec soin en prévision de la rentrée scolaire.

Ils avaient six ans en ce lundi premier septembre 1952, jour de la rentrée des classes, et arboraient dignement leur cartable neuf rempli de trésors exclusivement réser-

vés aux « grands » (porte-plume, encre, buvards, gomme, règle, latte, cahiers d'écriture, tablier d'écolier bien plié...) Avant cela, il y avait eu l'école maternelle mais cela ne comptait pas : finis les chansonnettes, les modelages, les jeux de bébés ! Le garçonnet était soulagé d'enfin rentrer en première année ! Il avait éprouvé des difficultés à harmoniser le rythme de ses petites jambes avec les pas vigoureux de sa mère, toujours pressée, comme si ce moment tant attendu (il était enfin « grand ») n'était pour elle qu'une corvée de plus dont elle devait se défaire au plus vite pour revenir à ses multiples tâches harassantes. Après un baiser furtif, elle l'avait laissé sur le trottoir, devant la grille de l'école, avant de s'enfuir vers ses occupations.

« Sois sage et ne nous fais pas honte ! » lui avait-elle murmuré à l'oreille.

Il ne savait pas vraiment ce que signifiait « leur faire honte », mais devinait qu'il s'agissait de l'une de ces recommandations d'adulte qui exhortait les enfants à se comporter bravement et poliment.

« Promis, maman » avait-il clamé haut et fort, mais elle avait déjà disparu.

L'attention du bambin était alors revenue à la paire de jambes émergeant de la voiture beige. Une jeune femme nullement inconnue se tenait là, debout à quelque distance, en grande conversation avec une autre mère. Le petit garçon reconnut madame Ruggiero, la voisine, qui habitait la maison blanche aux volets bleus, celle avec le petit jardinet planté de roses. Elle était grande et belle, du moins était-ce le souvenir qui en persisterait, car que pouvait-il

bien connaître, à six ans, des charmes féminins ?

« Viens te montrer à madame Lamotte, chérie », lança-t-elle, « et cesse de t'agiter, ce qu'elle peut être nerveuse ! »

« Chérie » se projeta d'un bond hors de la voiture, rejoignit sa maman, salua poliment madame Lamotte puis, se tournant vers le petit garçon, plongea son regard dans le sien. Elle avait une peau livide, blafarde, un corps maigre, un visage étrangement triangulaire et des cheveux foncés. Sa robe bleu clair virevoltait dans le vent doux de cette fin d'été, et personne ne devina qu'en cet instant la vie de ces deux enfants était en train de basculer sous l'œil bienveillant et totalement inconscient des adultes présents.

Vue de l'extérieur, la scène était en mouvement, l'agitation de la rentrée scolaire battait son plein, des écoliers gambadaient dans tous les sens, certains criaient, des parents se parlaient, on vérifiait les cartables, les collations,...

Vue de l'intérieur, l'image s'était figée. La fillette avait d'immenses yeux mélancoliques d'un bleu très sombre, et un regard si profond que le petit garçon se sentit englouti tout entier dans un univers étrange et insoupçonnable, largement éloigné de ses préoccupations quotidiennes, et si cette rencontre ne dura qu'une fraction de seconde, l'envoûtement allait persister sa vie entière. Les voisins n'avaient pas d'enfant. Tout le monde savait cela. Cinquante-trois ans plus tard, le mystère hanterait encore les pensées du petit garçon devenu vieux, lorsqu'il se pencherait une nouvelle fois sur son passé pour en décoder les signes, suivre les pistes de ses souvenirs et comprendre ce qui l'avait amené à être celui qu'il était devenu...



## PREMIÈRE PARTIE

### À l'abri du monde

*Mars-Avril 1973*

Nous avons inscrit Aurore à une école maternelle élitiste bardée de béton et de certitudes, où même les dessins d'enfants de quatre ans faisaient l'objet d'une notation sévère. Nous l'avions choisie pour sa proximité et sa « bonne réputation ». Après quelques mois, je m'étais mis à la détester. Elle élevait un culte à « l'intelligence » selon des normes parfaitement subjectives, ne laissait aucune place au rythme personnel des enfants, encourageait les « forts », ignorait les « faibles » et devait son excellente réputation au nombre de renvois opérés chaque année. Cette politique discriminatoire faisait la fierté de certains parents (ceux dont les enfants n'avaient pas été rejetés), l'honneur de ses dirigeants et la gloire du corps enseignant tout entier. Une école d'épuration ethnique déguisée : seule la race des Q.I. supérieurs y florissait. Je ne la détestais pas. Je la haïssais.

Catherine ne partageait guère mon opinion : « L'avenir d'un enfant se construit dès le plus jeune âge, Charles. Les

faibles finissent toujours par perdre. Mieux vaut se trouver du côté des forts! ».

Elle avait sans doute raison, mais cette vision manichéenne du monde m'écoeuraît. J'étais moi-même enseignant. J'avais vécu mai 68. J'étais sorti dans la rue avec les autres étudiants, je m'étais vaguement battu contre les flics et, même si j'avais pris mes jambes à mon cou lorsque l'échauffourée avait tourné en bagarre, mes idées et mes actes étaient à gauche, mes pensées se focalisaient sur le sort des plus faibles.

J'avais rencontré Catherine à l'université de Bruxelles en 1969. Elle pique-niquait sur une des rares pelouses des vieux bâtiments de l'ULB, avenue Héger. Nous étions en plein mois de juin. Je revenais d'un examen pour lequel j'avais étudié avec opiniâtreté, accumulant les nuits blanches. J'avancais lentement sur le sentier de gravier, hagard et épuisé, lorsque je l'avais aperçue, couchée en plein soleil, insouciant, impudique à souhait, presque lascive, grignotant une pomme verte et s'étirant de tout son corps, sa robe d'été bleu clair virevoltant dans le vent doux... Un instant, un seul, dans le brouillard de mes souvenirs, je revis une image surgie de mon enfance : l'image d'une petite fille aux cheveux noirs, aux yeux sombres et au visage pâle, un premier jour d'école primaire, son cartable neuf à la main, sa robe bleue doucement agitée par le vent, le regard perdu sur la route poussiéreuse où venait de disparaître la voiture de sa mère. C'était si loin, tout cela...

Catherine avait, elle, les cheveux blonds et les yeux clairs.

Brillante étudiante en droit, elle était issue de l'une des « meilleures » familles de Belgique, un produit garanti par son label de qualité orné d'une particule et de multiples rallonges accolées à son nom. Si elle se trouvait à l'ULB - université « libre » et non confessionnelle - ce n'était que par défi, par révolte contre ses origines trop catholiques à son goût. Elle m'avait tout de suite plu : son franc-parler, son attitude rebelle, son humour... J'en avais oublié mes convictions politiques et ma répulsion pour l'aristocratie. À cette époque de libération totale où le rejet des tabous et des principes bourgeois donnait à l'existence un parfum de liberté absolue, et l'on ne parlait pas encore de SIDA, mais de « révolution sexuelle » à la Wilhelm Reich. Le résultat ne se fit guère attendre : Aurore fut conçue par une chaude nuit de juin et la belle-famille scandalisée nous obligea à échanger au plus vite nos promesses devant Dieu, s'efforçant vainement à cacher au monde la grossesse honteuse de leur fille cadette et l'arrivée imminente de leur futur descendant... Je ne connaissais pas grand chose à « Dieu ». La religion catholique, ses abus, ses crimes, les guerres qu'elle avait engendrées, ses dogmes obscurs et ses pratiques pompeuses me semblaient une tentative désespérément naïve de vaincre notre peur de la mort et d'imposer une éthique universelle aux humains à l'encontre de certaines libertés fondamentales, mais je me plaisais bien avec Catherine et je ne voulais pas laisser passer ma chance. J'avais été accueilli froidement par mes beaux-parents. À l'époque, Catherine s'en moquait. Plus tard, alors qu'elle travaillait dans un des meilleurs cabinets juridi-

ques de Bruxelles, le minable petit professeur de français un peu gauchiste que j'étais devenu ne pourrait que ternir l'image de la jeune et belle avocate. Aussi n'apparais-je pas trop souvent en société afin de ne pas souiller le tableau éclatant de la réussite professionnelle de mon épouse. Cela ne me dérangeait guère. Elle fréquentait un milieu réactionnaire - des personnages amidonnés dans leurs principes et leurs idées de droite - dont nous nous moquions ensemble quelquefois, faisant rejaillir la fronde du temps de l'université, des pommes vertes dans le soleil du mois de juin, de la liberté illusoire dont nous nous croyions définitivement nantis.

Ce jour-là, donc - nous étions en mars 1973 et l'hiver semblait ne jamais devoir se terminer - nous fûmes convoqués par la direction de l'école d'Aurore. Le directeur ne nous tendit pas la main. Il ne nous invita pas à nous asseoir. Il s'installa derrière son immense bureau qui fleurait bon la cire, fit semblant d'étudier quelques documents étalés sur son buvard vert immaculé, retira ses lunettes, se décida enfin à nous désigner les chaises dures qui lui faisaient face et prononça un « oui » pathétique tout en secouant la tête d'un air exaspéré. Il y eut un long silence pendant lequel je gardai les yeux rivés sur les diplômes placardés sur le mur, face à moi, tous soigneusement encadrés : « Henri Verlinden : Médaille du Mérite », « Grande Distinction », « La Plus Grande Distinction » ... Monsieur le Directeur croulait sous les palmes et les honneurs.



- Votre fille..., dit-il enfin.

- Ne se comporte-t-elle pas correctement ? susurrai-je.

Nouveau silence. Le fait que Catherine me laisse mener l'entretien en disait long sur son état, mais j'étais aveugle à ce genre de signe.

- Il ne s'agit pas de son comportement à proprement parler.

- Alors... pourquoi cette convocation ? Auriez-vous une bonne nouvelle à nous annoncer ? Aurore serait-elle admise en première primaire ? J'avoue que je la sens bien plus mûre que la plupart de ses petits camarades...

Monsieur Verlinden se tourna vers Catherine, préférant sans doute éviter mon regard :

- Vous n'êtes pas sans ignorer, chère Madame, cher Monsieur, que dans notre établissement, les enfants doivent répondre à certaines normes...

Je poursuivis ma route comme un char d'assaut prêt à réduire en miette le QG ennemi.

- Des normes ? m'écriai-je, offusqué.

Catherine me lança un coup d'œil inquiet que j'ignorai volontairement. Le directeur poursuivit d'une voix où perçait un certain agacement :

- Précisément. Votre fille sort des normes. Elle ne répond pas aux critères de notre enseignement...

- Je vous demande pardon ? Aurore sort des normes ?

Il me toisa comme s'il avait affaire à un attardé.

- Charles, s'il te plaît ! murmura Catherine.

- Oui, votre fille sort des normes, Monsieur ! Parfaitement.

Le ton était ostensiblement passé au registre supérieur.

- Vous avez bien une fille inscrite chez madame Pascale? J'excellais dans le dialogue de sourds lorsque le besoin s'en faisait sentir :

- De quelles normes, de quels critères essayez-vous de me parler, monsieur Verlinden? Qu'avez-vous précisément à lui reprocher?

- Je suppose que vous avez pris connaissance comme tout le monde, à l'inscription de votre enfant, de la philosophie de notre enseignement. Aurore est une enfant trop marginale..., (il s'empara d'une feuille et replaça ses lunettes en équilibre à l'extrémité de son nez) trop imaginative pour une fille de quatre ans. Trop... Comment dire? Perturbatrice... Nous ne pouvons vraiment pas la garder parmi nous, hélas...

- Elle a donc mal agi.

- Non, mais...

- Vous avez des faits graves à lui opposer.

- Eh bien, son institutrice... enfin, l'ensemble du corps professoral estime qu'elle désoriente les autres enfants. Ce ne sont pas les exemples qui manquent: on lui demande de dessiner un arbre, elle dessine un chat qu'elle appelle « arbre »...

- Nous jouons en effet beaucoup avec les mots, à la maison... mais rassurez-vous, elle sait ce qu'est un arbre! fis-je en grimaçant un sourire.

- ... On lui montre comment utiliser la peinture, elle s'en sert pour maquiller ses camarades de classe, on lui demande de décrire ses parents, elle invente qu'elle n'a

jamais eu de parents, qu'elle est « née à l'orphelinat » et qu'elle y a rencontré un ours en peluche qui se promenait à vélo dans les couloirs...

- En effet, je lui ai lu cette histoire...

- Les autres enfants ignoraient jusqu'au sens du mot « orphelinat » !

- Eh bien, voilà qui aura enrichi leur vocabulaire !

- On ne parle pas « d'orphelinat » à un enfant de quatre ans, monsieur ! Cela risque de le déstabiliser ! Quant à ses notes, elles sont lamentables, surtout en dessin et...

- Vous leur mettez des notes ? Vous évaluez les travaux des enfants ? À quatre ans ?

Je connaissais parfaitement leur petit système que je trouvais dégradant, mais tenais à entendre le directeur lui-même s'embourber dans ses explications.

- Il faut bien les évaluer, leur faire comprendre ce qui est bien, ce qui est mal...

- Peindre un chat et l'appeler « arbre », c'est mal ? Faire du surréalisme à quatre ans est punissable ?

- Disons que ce n'est pas le genre de notre école, lançait-il sur un ton dédaigneux, un petit sourire narquois peint sur ses lèvres minces.

Je sentais mon calme m'abandonner. Ma colère montait comme une colonne d'air chaud dans un cyclone. Sur le mur, face à moi, les diplômes de Monsieur le Directeur se muaient en graffitis multicolores, accomplissaient des figures acrobatiques, se transformaient en titres de pacotille, dansant en gracieuses arabesques autour d'effigies clownesques et couvertes de paillettes, clones risibles de

monsieur Verlinden. Je ne pus résister à l'envie de mettre en pièce cette belle construction rassurante en laquelle nous avons placé notre confiance, à laquelle nous avons livré notre fille. Catherine, s'attendant au pire, se recroquevilla sur sa chaise. Je me mis à hurler, hors de moi :

- Et quel est exactement le « genre de votre école », Monsieur Verlinden ? À considérer l'arrogance avec laquelle vous vous adressez à nous, je ne mâcherai pas mes mots avant d'avoir le plaisir de ne plus jamais vous revoir. Vous faites de votre établissement scolaire une prison élitiste, vous formatez vos élèves dans des canevas restrictifs sans respecter leur personnalité, votre modèle intellectuel est désuet et prétentieux. Ah ! qu'il est facile de prétendre produire une élite intellectuelle, lorsque l'on choisit ses élèves en toute liberté. Quel courage ! L'enseignement est un droit fondamental pour tous ! Des citoyens se sont battus pour cela. Il est l'assise de la démocratie ! Faire face aux difficultés réelles d'un enfant, respecter sa personnalité, relève non seulement de la vraie pédagogie mais du devoir de chaque enseignant ! Le reste n'est que simulacre !

- Charles, voyons ! s'exclama désespérément Catherine. Excusez mon mari, monsieur Verlinden. Il est enseignant lui-même et ce... sujet lui tient particulièrement à cœur... Le directeur avait viré au mauve. Il se redressa, leva la main comme s'il allait me frapper et sans un mot, nous désigna la porte. Je me levai à mon tour, pivotai en direction de la sortie et me jetai hors du bureau d'un pas alerte tandis que Catherine balbutiait un vague mot d'adieu. Elle sortit sur mes talons et tenta de me raisonner. Je

ne lui prêtai aucune attention, tout entier préoccupé par ma propre colère. Au lieu de me diriger vers la rue pour y récupérer notre voiture et rentrer chez nous, je franchis à grandes enjambées la cour de récréation et pénétrai sans frapper dans la classe d'Aurore. J'ignorai l'air scandalisé de l'institutrice et ordonnai à ma fille de réunir toutes ses affaires. Catherine m'avait rejoint. Elle me tirait en arrière. Je me dégageai, inconscient de la somme d'erreurs que j'étais en train de commettre, et rugis :

- Ma fille ne restera pas une minute de plus dans ce baignoire !

Aurore quitta, toute tremblante le coin où elle était punie, ramassa ses crayons, ses peintures, son cartable et quelques magnifiques dessins portant des notes en rouge variant de zéro à trois sur dix, m'évita ostensiblement, se dirigea vers Catherine et se jeta dans ses bras en pleurant. Je sortis de l'école la tête haute, comme un parfait imbécile, traînant derrière moi ma femme humiliée et ma fille en état de choc.

Je ne dis pas un mot au cours du trajet de retour et Catherine ne m'adressa pas la parole. Elle s'était installée près d'Aurore sur le siège arrière et tentait péniblement de la consoler.

Un pâle soleil de mars se hasardait à percer la brume après les intempéries de l'hiver. Aucun d'entre nous n'y prêta la moindre attention...

Catherine attendit la fin de cette journée mémorable où j'avais arraché publiquement ma fille à sa classe de maternelle, pour me faire part de la décision qu'elle avait prise.

J'étais assis à ma table de travail et m'évertuais à corriger les dissertations de mes élèves de sixième lorsqu'elle me pria d'interrompre mon travail. Elle était calme et je ne m'attendais pas du tout à ce qui allait arriver. J'étais passablement colérique mais Catherine y était habituée. Mes éclats se limitaient en général à quelques paroles excessives et des coups de pied dans les meubles. De son côté, elle excellait, quand le besoin s'en faisait sentir, dans la froideur, la sécheresse du ton et le mépris. Son vocabulaire dans ce domaine était pour le moins pointu, et ses injures, le plus souvent blessantes, m'avaient laissé quelques cicatrices mal refermées... Rien d'insurmontable, cependant : les contrariétés habituelles d'une vie de couple telle que je l'imaginais. Aussi, ma surprise fut-elle totale lorsqu'elle me déclara :

- Demain, nous sommes samedi. Je partirai avec Aurore chez mes parents. Ensuite, je l'emmènerai en vacances et je lui expliquerai...

- Qu'est-ce que tu lui expliqueras ?

- Je lui expliquerai ce qu'est un divorce. Pourquoi j'estime que nous devons nous séparer. Pourquoi il ne faut pas qu'elle te revoie...

Je fermai les yeux un instant. Quelque chose se serrait très fort au fond de moi. Catherine connaissait mon passé, elle savait ce que j'avais traversé avant de pouvoir enfin me remettre à respirer calmement auprès d'elle, oublier un peu de cette enfance idyllique qui s'était terminée en cataclysme, des années auparavant. Elle savait dans quoi j'allais retomber. Elle me savait incapable d'exister sans elle. Je

tentai d'inspirer profondément avant de répliquer :

- Ce n'est tout de même pas à cause de...

- Ce n'est plus tolérable, Charles. Je suis désolée. J'ai enduré tes sautes d'humeur, tes enfantillages, tes épisodes de vulgarité intempestive, tes moments de dépression, tes crises d'enthousiasme irrationnel, le culte aveugle que tu voues à tes héros, jeunes ou vieux, tes souvenirs d'enfance dont tu m'as exclue, tout cela et bien d'autres choses encore... mais aujourd'hui, je suis ravagée par la honte ! Tu es allé trop loin. Je ne peux pas l'admettre. Je ne veux pas qu'Aurore grandisse en prenant pour modèle un homme irréfléchi et déséquilibré !

- Tu es consciente de...

- J'en ai assez de jouer à la bouée de sauvetage ! Si c'est ça, l'amour, alors il ne faut pas compter sur moi. Je n'ai pas une âme de saint-bernard. Demain, nous serons loin de toi et il faudra te battre pour obtenir ne fût-ce qu'un vague droit de visite. Je te préviens : je compte lutter de toutes mes forces pour qu'Aurore soit soustraite à ton influence et te revoie le moins possible.

Je tentai péniblement de me défendre, tel un futur noyé barbotant encore quelques instants en avalant la tasse, avant de couler :

- C'est TOI qui as choisi cette école ! Je t'avais dit ce que j'en pensais ! Si tu n'avais pas écouté tes parents...

Catherine ne répondit pas. Elle se leva, me jeta un regard méprisant, si semblable à celui de Monsieur Verlinden quelques heures auparavant que j'en fus pétrifié, et quitta la pièce. Je l'entendis ouvrir des armoires, les refermer, en-

trer dans la chambre d'Aurore, entasser des jouets et des chaussures dans des caisses et des valises qu'elle traîna jusqu'au garage et enfourna dans la voiture. J'en conclus qu'elle s'appropriait notre unique véhicule à l'achat duquel ses parents avaient largement contribué. Ma mère était bien trop pauvre pour songer à nous faire ce genre de cadeau, mais elle nous avait offert le siège pour enfant qui trônait sur la banquette arrière. Je savais qu'elle arrivait difficilement à joindre les deux bouts et je l'aidais au mieux à payer les factures exorbitantes de la maison de retraite minable où elle vivait, à Flawinne, près de Namur. Elle n'avait que moi au monde. Je ne pouvais m'empêcher de lui témoigner une affection grandissante avec les années. Sans elle, je n'aurais pas existé, après tout, et ce truisme prenait tout son sens quand je songeais à la somme de bonheurs et de catastrophes dont mes vingt-sept ans étaient déjà pourvus. J'étais né tardivement (elle avait quarante-deux ans lorsqu'elle m'avait mis au monde) et je ne suis pas certain d'avoir été conçu volontairement. Mais elle avait fait de son mieux pour être une mère acceptable. Qui plus est, je dirais qu'une certaine tendresse était apparue ces derniers temps. Certes, j'avais une sœur aînée, vingt ans plus âgée que moi, qui n'adressait plus la parole à maman et ne venait jamais la voir sous prétexte « qu'elle avait perdu la mémoire et ne la reconnaissait même plus », ce qui était faux bien entendu, mais bien commode pour éviter de se déplacer. Ma sœur était hôtesse de l'air et n'avait aucune relation sentimentale fixe. Malgré ses cinquante ans et sa retri-



te approchante, elle papillonnait toujours d'un pilote à l'autre, ce qui avait fait dire à Catherine que c'était «une vraie pute»! Ma mère avait entendu la réflexion de ma femme. C'était le jour de Noël et nous l'avions invitée à la maison. La conversation avait eu lieu dans la cuisine. Maman était censée se reposer au salon, mais elle avait l'ouïe fine et Catherine, légèrement ivre, parlait fort. Elle lui en avait toujours voulu. «Ta Catherine est bornée!» s'était-elle exclamée une semaine plus tard alors que je venais lui rendre visite avec Aurore. «C'est un véritable sac à préjugés!». Elle possédait toute une panoplie d'expressions très personnelles qui me faisaient sourire. Mais ce jour-là, je m'étais mis en colère, défendant Catherine bec et ongles contre ces accusations que je trouvais injustes et déplacées.

- Elle a pitié de toi, maman, c'est ce que tu ne comprends pas! Elle en veut à Hélène (ma sœur) qui passe son temps à courir les hommes au lieu de venir te voir!

- Ce ne sont pas ses oignons! avait répliqué maman. Et tu te trompes: elle n'a pas pitié de moi. Elle me méprise! Un jour viendra, si tu n'y prends garde, où elle te mettra dans le même panier!.

Je me disais en cette «glorieuse» journée de mars 1973 où je venais de faire exploser mon mariage, que ma mère n'avait pas eu aussi tort que je l'avais imaginé et que j'aurais mieux fait de me tenir sur mes gardes.

Sur ces entrefaites, Catherine revint dans le «living», portant une paire de draps, une couverture et son oreiller. Elle s'installa sur le divan sans un mot, s'allongea et me tourna

le dos. Je la contemplai quelques instants. Elle avait passé sa chemise de nuit blanche. Ses longs cheveux clairs débordaient du drap et retombaient sur le tapis. Elle s'était couchée en chien de fusil, dans la « position du fœtus » et on aurait pu croire qu'elle suçait son pouce. Je m'attendris. L'envie me prit de m'approcher d'elle, de lui caresser les cheveux et la nuque, de la serrer dans mes bras. Je me disais que tout cela n'avait été qu'un incident ridicule, que sa colère n'était que passagère, une petite crise comme il en arrivait à n'importe quel couple. Elle changerait d'avis. Même si elle quittait la maison pour quelque temps, elle prendrait conscience du chagrin que nous occasionnerait cette rupture, de la blessure qu'elle nous causerait à tous les trois. J'allais me lever et m'approcher d'elle quand elle laissa tomber froidement, sans même se retourner :

- Charles, éteins cette lumière et monte te coucher. Je veux que tu me fiches la paix !

Je ne répondis rien. J'éteignis la lampe, me glissai dans le couloir et m'assis au bas de l'escalier. Dans un de mes élans romantiques, je rêvai tout éveillé qu'Aurore apparaissait en haut des marches, descendait lentement pour entourer mon cou de ses minuscules bras d'enfant et que je m'enfuyais avec elle dans les rues obscures, loin du cauchemar que je venais de vivre. Nous passions la nuit dans un hôtel du centre de la ville et, pendant notre sommeil, tout s'effaçait, toutes mes fautes, tous les reproches, tous les malentendus. Nous revenions au petit jour pour retrouver une Catherine sereine, heureuse de nous revoir, prête à reprendre notre vie commune... Je gisais là, par

terre, comme un vieux torchon mouillé de larmes lorsque je me rendis compte que cet apitoiement sur mon propre sort, ma faiblesse légendaire, mon indécrottable fatalisme et mes projets utopiques étaient précisément ce que me reprochait Catherine. Mon manque de réalisme l'exaspérait. Elle me disait souvent : « Tu te racontes des histoires et tu y crois ! C'est consternant ! ». C'était précisément ce que j'étais en train de faire : me raconter des histoires ! Je n'étais pas un type pragmatique. Je suppose qu'un homme, un « vrai », aurait déjà consulté l'annuaire téléphonique à la recherche d'un avocat et se serait précipité sur le premier distributeur de billets ouvert la nuit afin d'en retirer un maximum de liquide, pour le cas où son épouse lui bloquerait l'accès à ses comptes. Car l'ensemble de nos avoirs en banque était au nom de Catherine. C'était une des exigences de ma belle-famille qui complétait régulièrement nos revenus par de petits « cadeaux à Catherine ». De nos deux salaires, il était clair que celui de mon épouse équivalait au triple du mien et je n'avais pas émis d'objection à l'époque. Certes, j'avais procuration sur l'un de nos comptes à vue, le moins provisionné, mais tout le reste - autre compte à vue, compte d'épargne et tutti quanti - était bel et bien la propriété exclusive de ma femme ! Je n'avais pas été très attentif au contrat de mariage, plaçant une confiance naïve en mon épouse - c'était elle, la juriste, après tout - et à vingt-sept ans, dans une union conclue sous le régime de la séparation des biens, je ne possédais absolument rien, sinon la promesse de mon lamentable salaire. Nos économies appartenaient à Catherine, la petite

maison que nous avions achetée appartenait à Catherine, la voiture lui appartenait, les meubles, la vaisselle, provenaient de ses « ancêtres » et je pouvais compter sur les dix doigts mes « biens propres » : mon bureau, ma chaise de bureau, ma machine à écrire, mes stylos, mes vêtements, mes chaussures, mes livres, ma brosse à dents et mon rasoir...

Je me redressai et me rendis en titubant dans la chambre de ma fille. Elle dormait paisiblement, les lèvres légèrement entrouvertes. Ses cheveux blonds, semblables à ceux de sa mère dans une version raccourcie, entouraient sa tête en mèches ébouriffées et son petit nez frémissait à chaque expiration. Ses joues rondes étaient pâles dans la lumière de la lune entrant par la lucarne, mais je les devinais roses et douces. Je posai un baiser sur son front et quittai la chambre. Je lui jurai solennellement, en mon for intérieur, de me battre pour que nous puissions nous revoir. Je lui promis que je ne permettrais pas à Catherine de me l'enlever sous des prétextes innommables, de la monter contre son père, de l'éduquer seule en étouffant sa créativité, de la pétrir de principes bourgeois et raisonnables qui feraient d'elle une marionnette dépourvue du moindre esprit critique. Mais je savais aussi que je ne pouvais empêcher Catherine de partir demain en emportant Aurore. Il avait suffi de voir ma fille m'ignorer aujourd'hui et se jeter dans les jupes de sa mère pour savoir que mon irruption intempestive et maladroite dans sa classe l'avait perturbée. Certains reproches de Catherine étaient par-

faitement justifiés bien entendu : j'étais un gaffeur colérique et excessif, je me trouvais souvent des excuses au lieu d'admettre mes erreurs, mais bon sang, je pouvais aussi être doux, tendre, coquin, aimant, original ! Est-ce que tout cela ne comptait pas davantage que tout le reste ? Je finis par me coucher, bien résolu à ne pas m'endormir afin de les revoir avant leur départ et tenter une réconciliation.

Je m'éveillai le lendemain à dix heures trente du matin. J'avais oublié de brancher mon réveil. Elles avaient déjà quitté la maison depuis belle lurette et j'étais copieusement en retard à l'école où j'enseignais la langue française à une bande d'adolescents braillards et démotivés. Je téléphonai à mon lieu de travail et me fis porter malade, attitude que j'avais en horreur et que je critiquais ouvertement chez certains de mes collègues qui passaient davantage de temps en « congé de maladie » qu'en heures de cours.

Ensuite, je fouillai la maison en quête d'un petit mot, d'une lettre, d'un dessin de ma fille, n'importe quoi... Il n'y avait rien. Catherine avait fait disparaître toute trace de leur présence. Sous le lit d'Aurore, je finis par découvrir une petite poupée que je lui avais offerte au retour d'un voyage scolaire en Hongrie. Elle n'avait plus de vêtements et un bras lui manquait. Je me sentais des affinités avec ce pantin lamentable, nu, infirme, oublié dans la poussière. Je lui donnai un coup de peigne, le descendis à la cuisine, le nettoyai avec soin et le posai amoureusement sur mon bureau, à côté d'une photo de Catherine et Aurore.

Quatre jours après que ma femme eut disparu de ma vie, je reçus la première lettre de son avocat. Elle n'avait pas perdu son temps. J'étais prié de libérer la maison pour la fin des vacances de Pâques. Il n'y avait aucun mot personnel. Maître Pierre de Hemptinne m'avait écrit une missive glaciale et professionnelle, rédigée sur un ton revendicateur, presque menaçant. De mon côté je n'avais jamais consulté d'avocat et bien qu'ayant fréquenté certains des énergumènes avec qui travaillait Catherine, j'ignorais tout de leurs spécialités, de leurs méthodes et de leurs tarifs. En outre, j'avais dans l'immédiat d'autres préoccupations: il restait peu de temps avant la remise des évaluations aux élèves et j'étais submergé de travail. Les copies non corrigées de dissertations interminables s'épalaient sur la table de la salle à manger, entre les conserves ouvertes de thon à moitié vidées, les tranches de pain rassis et les bouteilles de Coca Cola, seuls aliments que m'avait laissés Catherine lors de son départ fulgurant. Je n'avais plus mis les pieds dehors, je n'avais pas réintégré l'école, je me sentais réellement malade, mais ma conscience professionnelle me taraudait et je savais que je ne pouvais m'autoriser une seule journée d'absence supplémentaire sous peine d'égarer ma motivation, de gaspiller mes trente prochaines années de travail à saboter tout ce que j'avais tenté de construire jusqu'alors avec mes élèves.

Lorsque j'ouvris la lettre et en lus le contenu, je jetai rageusement une des bouteilles de Coca, vide heureusement, à travers la pièce. Elle explosa contre le radiateur comme celles qui l'avaient précédée. Je détestais cette

boisson pour ce qu'elle représentait, je détestais les modes vulgaires et destructrices qui y étaient associées, les images violentes, les jeans à pattes d'éléphant et autres fantaisies puant l'arnaque. Mais je n'avais rien trouvé de mieux dans les maigres réserves de la cave. Au moins, ce breuvage âcre et collant m'aidait-il à me tenir éveillé. Le « conseil de classe » et la « délibération » prévus à l'école pour le lendemain me narguaient tout comme un mur rocheux de cinq-cents mètres de haut découragerait un alpiniste débutant. Je tentai donc de me concentrer sur mon travail. Le sujet de la dissertation était une phrase courte de Francis Bacon : *le vrai pouvoir, c'est la connaissance*. J'étais stupéfait de constater à quel point la plupart de mes étudiants avaient été inspirés par ce thème. Certains travaux dépassaient de loin le niveau habituel comme si à leur insu, mes élèves avaient voulu me consoler de mes malheurs. Je travaillai très tard cette nuit-là et j'avoue avoir pris plaisir à me plonger dans leur argumentation, me réconfortant de l'enthousiasme que je lisais entre les lignes, de leur foi en l'avenir.

J'arrivai le lendemain à l'école sur le coup de neuf heures, hagard, non rasé, non lavé. J'achevai, sur le coin d'une table, la transcription des résultats de mes élèves en attendant l'arrivée du préfet, heureusement retenu par un embouteillage.

- Eh bien ! Charles ! Quelle mine ! On m'a dit que tu avais été malade...

Norbert Lenoir. Un ami. Professeur de biologie.

- Ça va mieux. Merci.

Ma voix tremblait un peu. Cela faisait quatre jours que je n'avais plus parlé à personne.

- Tu es sûr ?

- Sûr.

- Et Catherine ? Et Aurore ?

Je posai mon stylo et levai vers Norbert un regard que je qualifierais de « trouble ». Que devais-je répondre : « Ma femme m'a quitté. Elle veut que je déguerpisse de la maison. Elle veut m'empêcher de revoir ma fille. » ?

- Bien, fis-je d'un ton presque assuré. Elles vont bien.

- Elles n'ont pas chopé tes microbes au moins !

- Non. Elles sont parties... en vacances.

- Alors, tu es célibataire, mon vieux ! Si tu passais à la maison un de ces soirs... Disons mardi. Jeanne nous préparera une de ses spécialités. Tu sais que j'ai une cuisinière quatre étoiles à domicile ! Une vraie perle ! Les enfants et moi sommes comme des coqs en pâte !

- Écoute, Norbert...

- Ta ta ta ! Nous comptons sur toi.

Il s'éloigna sans me laisser l'occasion de répondre. Je soupirai et me remis au travail.

La « délibération » dura plus de trois heures et ressembla davantage à une foire d'empoigne qu'à une réunion d'hommes et de femmes civilisés. Certains collègues réglèrent peu élégamment leurs comptes sur le dos des élèves, laissant libre cours à leur jalousie et leur égoïsme. D'autres critiquèrent ouvertement certaines décisions de la direction de l'école. J'assistai muet à ces rixes qui ne me concernaient pas. J'avais la tête ailleurs et rentrai



«chez moi» totalement épuisé. Je plongeai dans mon lit vers quinze heures et dormis jusqu'au lendemain. Je me levai à cinq heures du matin, l'esprit un peu plus clair. Je feuilletai les petites annonces d'un journal local dans l'espoir de trouver un logement au loyer abordable et consultai l'annuaire à la recherche d'un avocat...

Je ne m'étendrai pas sur la procédure de divorce. Elle fut pénible, laborieuse et humiliante. Le plus atroce ne fut pas l'absence de ma femme ni la solitude qui en découla, ce ne fut pas non plus l'horrible petit appartement humide où j'emménageai, dans un immeuble non rénové datant des années vingt, ni la honte que je ressentis d'avoir raté mon mariage. Le pire fut que je perdis le droit de revoir ma fille. Je veux dire par là que Catherine et son avocat réussirent à me faire passer auprès du juge (un ami de mon ex-belle-famille) pour un homme irresponsable dont la fréquentation serait indubitablement néfaste à l'équilibre de mon enfant. Le magistrat, dans un élan d'implacable sévérité, décida de m'interdire tout contact avec Aurore, et ce jusqu'à sa majorité. Mon avocat (un obscur spécialiste des divorces, manipulateur et hypocrite) eut beau se débattre, la «partie adverse» manœuvra très habilement, faisant appel aux témoignages du directeur de l'école d'Aurore, à son institutrice et à une psychologue qui avait réussi à extorquer à ma fille le récit d'un cauchemar qu'elle avait fait peu de temps après son départ de la maison. Dans son rêve, son père était un clown en colère. Il se trouvait tout seul au milieu d'une piste de cirque. Aurore était présente

sous le chapiteau mais elle se cachait. Elle ne voulait pas être là. Elle avait honte de lui. Dans la salle, très loin, debout, se tenait madame Pascale, l'institutrice. Son père faisait son numéro. Il criait mais aucun son ne sortait de sa bouche et personne ne riait, personne n'applaudissait. Aurore s'était dissimulée sous les gradins. Maman l'avait retrouvée couchée par terre. Elle l'avait soulevée et emportée hors du chapiteau. Elle lui avait expliqué que son père était malade. Malade « dans sa tête ». « Il faut partir maintenant », avait dit maman. Aurore s'était retournée alors vers son père : il était là très loin et il criait, il gesticulait comme s'il l'appelait, mais Aurore n'entendait toujours pas le son de sa voix...

La psychologue soi-disant assermentée avait également cité quelques phrases d'Aurore, recomposées habilement par ses soins afin de les ajouter au dossier. Ainsi, ma fille aurait dit : « Mon papa raconte toujours des histoires ». Je suis persuadé qu'elle voulait dire : « Mon papa ME raconte toujours des histoires », puisque chaque soir, je lui lisais un livre. Lorsque je voulus intervenir, on m'imposa le silence. Elle aurait aussi affirmé qu'en classe, « son papa était si fâché qu'elle croyait qu'il allait tuer tout le monde. Qu'elle avait eu très peur et qu'elle ne voulait plus habiter avec lui »... Aussi blessantes que fussent ces paroles, je les savais liées au contexte, à une situation bien définie, et je ne pensais pas qu'Aurore continuerait à m'en vouloir avec autant de force lorsque le temps aurait effacé le traumatisme lié à son ressentiment. C'était sans compter sur la mesquinerie de mon ex-épouse qui ne manqua aucune

occasion de ternir mon image auprès de notre fille et la convaincre que j'étais un dangereux personnage qu'il fallait à tout prix éviter.

J'échappai de justesse à l'obligation de payer une pension alimentaire à Catherine ce qui, au vu de ses avoirs, de ses revenus et des termes de notre contrat de mariage, eût été proprement scandaleux. Mon avocat considéra qu'il s'agissait là d'une victoire personnelle qui méritait un complément d'honoraire. Je ne discutai pas et jetai sur son bureau le « supplément » - une grosse liasse de billets de banque - sur laquelle il se jeta avec frénésie, comptant les billets avec la dextérité d'un prestidigitateur pour vérifier si le compte y était. J'étais tellement écoeuré que je faillis lui cracher à la figure avant de claquer la porte. Je finis par m'adresser à l'un de ses collègues plus compétent pour tenter de récupérer le droit de revoir ma fille. Mais je n'obtins jamais gain de cause et Catherine veilla à me barrer toute possibilité d'approcher Aurore. Elle finit par l'inscrire dans un pensionnat pour jeunes filles bien élevées dont je me fis vertement expulser lorsque je tentai d'en franchir la porte.

Je méditai amèrement cette réflexion de ma tante Louise (la sœur de ma mère, farouchement célibataire, qui multiplia les aventures sentimentales jusqu'au jour de sa mort, sans jamais se laisser passer la bague au doigt), au moment de mes noces : « Le péché originel nous a valu deux supplices : le mariage et l'enfantement. Sans eux, l'être humain

aurait disparu de la surface de la terre depuis belle lurette et le monde ne s'en porterait pas plus mal ! Le mariage, mon pauvre Charles, c'est le châtement de Dieu. ». Maman l'avait éloignée discrètement du groupe de personnes qui avaient assisté à ce petit discours et lui jetaient des regards offusqués. Ils espéraient sans doute que je défende « l'union sacrée » à grands cris, ce que je me gardai bien de faire car j'adorais ma tante Louise. En outre, je n'étais pas un partisan fanatique des « institutions » et le mariage était l'une de celles qui me laissaient indifférent, sinon irrité, car le plus important à mes yeux était la promesse que deux personnes se faisaient en secret, dans l'intimité de leur cœur, et non cet engagement bourgeois et désuet, cette comédie publique assortie de flonflons, de libations et de bombance.

Mon opinion à ce sujet n'a guère changé depuis et je regrette toujours amèrement d'avoir dû, au nom des « convenances », me lier à Catherine et partager sa vie quotidienne avec tout ce que cela comporta de malentendus, de routine, de déceptions. Je suis persuadé que nous n'en serions pas arrivés à nous séparer si nous avions vécu avec davantage d'oxygène entre nous, malgré la venue d'Aurore, parce que les contraintes de notre vie de couple traditionnel « marié et responsable » nous étouffaient littéralement. Certaines connaissances issues de « mai 68 » entretenaient des relations amoureuses plus libres, parfois même avec plusieurs partenaires à la fois. À l'époque, je les désapprouvais car j'étais persuadé que « l'Amour » ne pouvait se concevoir qu'à travers une relation bilatérale en

dehors de toute contrainte sociale, morale ou religieuse, une relation profonde et exclusive qui ne laissait aucune place à la liberté individuelle. À présent, mon opinion est plus nuancée. Si j'avais dès le départ habité séparément de Catherine, si Aurore s'était habituée à vivre indifféremment chez l'un comme chez l'autre, si nous ne nous étions retrouvés tous trois ensemble qu'occasionnellement lors de soirées, de week-ends ou de vacances, la situation eût été moins catastrophique que ce qu'elle devint en bout de course, moins lamentable que cette séparation pleine de hargne, ce gâchis irrécupérable.

### *Septembre 1952*

La pâleur de la petite fille paraissait presque malade, comme si elle avait vécu en dehors de la lumière. Une idée puérile se mit à germer dans l'esprit du petit garçon: les voisins devaient l'avoir gardée tout ce temps, toutes ces années, enfermée dans leur cave! D'où pouvait bien surgir cette étrange hypothèse, comment avait-il pu concevoir une idée aussi saugrenue, lui dont les préoccupations tournaient autour des petites voitures, des camions en plastique (une nouveauté qui fascinait tous les gamins), du bac à sable et de son gros ballon rouge?

Elle s'approcha d'une démarche souple, gracieuse, qui le mit mal à l'aise et le fit reculer d'un pas.

-N'aie pas peur! dit-elle. Sa voix était ferme, chaude et mélodieuse. Rien de fragile, malgré les apparences. Je

m'appelle Valentine. Mais tu peux m'appeler Tine si tu préfères...

- Moi, c'est...

- Charles, je sais.

- Qui te l'a dit ?

- Mes parents ont parlé de toi.

- Je ne savais même pas que tu existais.

- J'ai vécu chez ma grand-mère. À la campagne. Elle est morte cet été.

Chez lui, on ne parlait jamais de « la mort ». Pas en sa présence, en tout cas. Ses parents n'étaient pas croyants. Ils n'allaient jamais à la messe. Sa mère ne lui avait guère donné beaucoup d'explications à propos de « la vie ». Elle répondait toujours évasivement aux questions qu'il lui posait à ce sujet. Ils existaient et voilà tout. Il se souvint de la mort de leur canari. Il avait essayé de percer un pan du voile, s'inquiétant de savoir « ce qu'allait devenir » le petit animal. « On l'entertera dans le jardin » lui avait répondu sa maman. « Il se reposera pour toujours... ». Toujours ! Qu'était-ce donc que « toujours » ? Lorsqu'il posa la question, on lui répondit sur un ton agacé que c'était le contraire de « jamais ». Et quand il demanda ce qu'était « le contraire », on lui rétorqua : « Tu veux une claque ? ». Ceci avait mis fin à ses investigations. Il ne tenait pas à poursuivre son enquête au-delà des limites raisonnables et avait donc relégué le chapitre de « la mort » dans les questions à ne jamais poser. Aussi, la franchise de Valentine le surprit-elle :

- Elle est... morte ! ? balbutia le garçon.

- Elle était malade du cœur. Il s'est arrêté de battre.  
- Tu étais là ?  
- Dans la pièce à côté. On ne m'a pas permis de regarder. Mais je l'ai vue morte, plus tard.  
- Elle était comment ?  
- Toute raide. Les yeux fermés. Elle ne bougeait plus. Il y avait une drôle d'odeur.  
- Et après ?  
- Après, ils l'ont mise dans un cercueil, on est allé à l'église, puis on l'a enterrée.  
- Dans l'église ?  
- Non. Dehors dans le cimetière.  
- Et à l'église, qu'est-ce que vous avez fait ?  
- Les gens ont prié.  
- Et toi ?  
- Moi, je n'étais jamais entrée dans une église. Je ne savais pas quoi faire. J'ai attendu que ça se termine.  
- Et puis, tu es venue habiter chez tes parents ?  
Elle ne répondit pas. Son regard se mit à errer sur le paysage.  
- Tu crois qu'on sera dans la même classe ? demanda-t-elle.  
- Peut-être...  
Elle le fixa à nouveau.  
- Ce serait bien, murmura-t-elle.  
Puis elle tourna les talons pour rejoindre sa mère, dévoilant à Charles sa nuque douce et élégante au-dessus de laquelle ses cheveux fins avaient été réunis en une petite queue de cheval.

Plus tard, elle lui dit qu'elle avait vécu à la campagne « pour sa santé » et il fut satisfait de cette explication. Après tout, elle était si pâle, semblait si fragile...

Avant que Charles ne parte pour l'école, le matin tôt, son père avait tenu un discours: « C'est un grand jour, mon garçon », avait-il dit. « Tâche de te montrer digne de ta famille. Ouvre bien les yeux et les oreilles. L'école est le ferment de l'avenir. C'est là que tu apprendras à devenir un homme ! ». Puis il était monté dans sa Citroën quatre chevaux grise et avait disparu sur la route en pétaradant. Son travail, son « devoir » comme il l'appelait, l'attendait. Il était fonctionnaire de l'État et passait sa journée dans les paperasses. Ce discours pourrait paraître désuet mais en 1952 il était coutumier. De son père, Charles aurait plus tard le souvenir d'un homme intègre, sérieux et un peu pontifiant. Il semblait plus sensible à ses élans d'affection que sa mère - à l'époque, du moins - mais restait comme maladroit face à l'enfant qu'il était. Charles regretta toujours que son père ait disparu avant qu'il ne sache employer les mots adéquats, user du vocabulaire approprié pour l'atteindre et communiquer avec lui. Son fils peu démonstratif n'aura donc été pour lui qu'un enfant insipide, un adolescent égocentrique et secret demeurant dans un univers dont il était alors exclu.

Charles observa encore quelques instants Valentine subissant stoïquement les assauts affectueux de sa mère qui la couvrait de baisers. Enfin, après moult faux départs et sur



un dernier signe d'adieu, la jeune femme disparut dans la voiture beige, fit rugir le moteur, craquer l'embrayage, et démarra dans un nuage de poussière sur le chemin de terre ocre (toutes les routes n'étaient pas encore asphaltées à l'époque). Valentine, toute droite dans sa robe bleue regarda longuement la voiture qui s'éloignait en cahotant. L'instituteur sonna la cloche et les enfants, filles et garçons - puisqu'ils avaient été inscrits, à titre expérimental, dans une des premières écoles mixtes laïques de l'État - formèrent une sorte de rang qui tenait plus du troupeau que de la colonne militaire dont rêvaient (et rêvent encore) certains instituteurs nostalgiques. Charles eut droit aux premières bousculades ponctuées de commentaires sarcastiques des plus âgés: «pousse-toi, tête de lard!», «t'as été élevé dans une grange que ta mère ne parvient pas à te coller les épis au crâne?», «regardez-moi ce porc-épic!»...

Pourtant, sa mère y avait travaillé comme elle avait pu! Presque toute la brillante paternelle y était passée. Il regarda les garçons plus âgés, droit dans les yeux, comme le lui avait appris sa tante Louise. Elle disait toujours: «C'est à qui tu feras baisser les yeux le premier! Ce sera toi le plus fort, mon petit Charles! Il ne faut pas te laisser faire! C'est au regard qu'on reconnaît les chefs!»

En effet, après quelques instants ils se turent et haussèrent les épaules, avant de s'éloigner. Il se tourna fièrement vers Valentine. Elle l'évita et se mit à discuter avec une grande fille rousse que Charles ne connaissait pas. Ensuite, ils furent divisés en deux groupes distincts. Valentine

se retrouva dans la classe de Charles. Elle vint tout naturellement s'asseoir à côté de lui et personne n'y trouva rien à redire.

- Tu as vu ? fit-il. Je les ai matés !

- Je n'aime pas les vantards, répondit-elle sans le regarder. Puis elle lui prit la main, avec une assurance et une détermination qui le laissèrent pantois ! Ils n'avaient que six ans et cette fille avait une peau si douce que Charles faillit se mettre à pleurer.

- Ce n'est pas ta faute, ajouta-t-elle, avec une certaine tendresse dans la voix. Les garçons, il faut toujours qu'ils se vantent ! C'est ainsi qu'ils sont faits...

Si son contact n'avait été si chaud et surprenant, Charles eût retiré sa main car il se sentait vexé. Que pouvait-elle bien connaître aux garçons ? Que lui avait raconté sa grand-mère, « à la campagne » ? Et puis, tous les garçons n'étaient pas pareils, n'est-ce pas ! La preuve : c'était à côté de lui qu'elle était venue s'asseoir ! Et c'était SA main qu'elle tenait !

Elle murmura :

- Ça fait si longtemps que je rêve de te rencontrer...

- Comment pouvais-tu rêver de moi ? Tu ne me connaissais même pas !